

# Sur la corde Raide

Scénario : ©Jacques Rey    Chansons : ©Théo Mertens

*Ce texte est fourni pour une possible adaptation du spectacle par un groupe*

[www.surlacorderaide.eu](http://www.surlacorderaide.eu)

[www.donboscomedia.com](http://www.donboscomedia.com)

*(Dessin animé)*

*La caméra glisse sur les toits de Turin puis, plonge sur une petite rue. Un homme, la soixantaine, joue de l'orgue de barbarie : Giuseppe. Gros plan sur la main qui tourne la manivelle. Trois enfants le regardent en souriant. Contre-plongée sur le visage de Giuseppe. Il sourit puis lève son regard vers le ciel. Des hirondelles traversent l'azur.*

*Voix off sur la séquence décrite.*

« Il m'est arrivé une bien étrange aventure. L'ai-je rêvée ou pas ? C'était en automne, quand les souvenirs s'emmêlent comme les feuilles portées par le vent. L'air était doux et, comme une main invisible, me guidait à travers les rues de mon enfance. Avec l'âge... je traînais un peu la patte. C'est qu'elle est lourde ma drôle de boîte à musique. Mais je l'aime bien. Avec elle je redonne un peu de la joie que j'ai reçue... Quelques tours de manivelle, un refrain tout simple et, comme par magie, les enfants arrivent... Point besoin de piécettes. Ma récompense c'est un sourire, un éclat de bonheur dans leurs yeux. »

*On quitte l'image dessinée pour venir sur le réel.*

*Sur le côté de la scène du théâtre Giuseppe, assis sur un banc, somnole, appuyé sur son orgue de barbarie.*

*La caméra dans un long travelling avant, s'approche de Giuseppe. En final très gros plan sur Giuseppe. Le texte en voix off qui suit vient sur ce travelling.*

« Souvent le soir quand je rentre chez moi, je m'arrête sur ce terrain vague. Il m'arrive même de m'y assoupir. Cet endroit est encore empli des cris de nos jeux. Une ribambelle de galapiats à laquelle un prêtre avait rendu la joie de vivre. Un prêtre qui m'a sorti de la misère quand j'étais ramoneur sur les toits gris de Turin. Du petit Peppino, il a fait de moi le Giuseppe d'aujourd'hui... Mais Dieu que c'était dur en ce temps là... »

« J'en avais marre de ce putain de boulot où l'on bouffe de la suie 16 heures par jour, à en crever... j'aurais tant aimé sentir encore, contre ma joue, l'herbe douce et humide des champs de ma campagne... »

*.... s'enchaîne la chanson «Belle hirondelle» sous forme d'un clip vidéo dont Peppino est l'acteur.*

Belle hirondelle,  
Belle hirondelle  
Où fuis-tu à tire d'aile ?  
Où bâtis-tu ton nid ?  
Le vent fidèle,  
Le vent fidèle  
Ne répond plus à l'appel.  
Il est à l'agonie.

Mon vent du nord,  
Mon vent si fort  
Qui m'emmenait dans le ciel  
Ne joue plus dans les arbustes du jardin.

Mon bel ami,  
Vent du midi  
Sur qui le soleil ruisselle  
Ce matin ne joue plus les baladins.

*A la fin du clip, on retrouve Peppino qui tombe d'un arbre. Un cri.  
A ce moment précis Giuseppe s'éveille brutalement sur la scène. Éberlué, il découvre devant lui un groupe de jeunes menaçants entourant Fred, un gars de seize-dix-sept ans, jean, casquette sur la tête, rollers aux pieds. Un des jeunes s'adresse à Fred d'un ton très agressif.*

« On va te crever pauv' con, tu croyais pouvoir nous rouler et casser notre deal comme ça. Tu vas payer cash. Allez les gars, on y va... »

*Le groupe fait le mouvement de se jeter sur Fred. Giuseppe, encore assis auprès de son orgue de barbarie, fais le geste de les retenir.*

-Non !!!!

*De fait, les jeunes s'arrêtent, figés dans leur action (Cette scène relève d'une mini chorégraphie). Fred en reste bouche bée. Giuseppe se lève, passe au milieu des jeunes agresseurs :*

« La peur, la violence c'est comme une vague qui vous submerge, qui vous prend et vous roule par terre. La violence ça vous percute pas seulement la gueule, ça vous fait des bleus à l'âme... des marques qui n'en finissent pas... »

*Tourné vers Fred, Giuseppe s'adresse à lui, l'apaisant de ses deux mains ouvertes.*

« Mon gars, n'aie pas peur. Ils te semblent comme ça... mais en fait, ils sont fragiles quelque part. Les cuirs les plus durs cachent parfois de subtiles déchirures. Et puis, y a ces plaies qui ne tiennent fermées que grâce au couteau meurtrier,... là, ... encore planté. Vous tirez dessus croyant les soulager et pffuit..., c'est comme le souffle d'un ballon crevé qui expire et s'en va... »

*Giuseppe fait mine de suivre du regard un invisible ballon et de vouloir le rattraper avec ses mains.*

« Alors, tu restes-là, comme un idiot, à regarder. C'est que l'enfer est pavé de bonnes intentions... Avec le malheur mes amis, y faut faire drôlement gaffe... Il reste toujours des cicatrices... Et vois-tu, la violence ne solutionne jamais rien. Elle ne fait que flatter nos bas instincts. N'aie pas peur... N'aie pas peur. »

*Giuseppe lit en s'aidant de son doigt sur le dos du T-shirt d'un des jeunes agresseurs.  
D'un ton affectueux :*

« Ange noir ! Eh, eh, moi non plus, je n'étais pas un ange quand, tout gamin, j'étais ramoneur... Après un temps d'arrêt.... Mais.... au fait,... finalement, c'est vrai... »

*Giuseppe se passe la main sur le visage comme pour y sentir la trace de la suie.*

« ...moi aussi j'étais un ange noir... ah, ah, ah .... »

*Soudain un bruit de sirène de police. Brusquement le jeune le plus proche de lui sort de son attitude figée et lui décoche un coup de poing. Giuseppe s'effondre. Dans le même temps les autres agresseurs prennent la fuite. Fred se retrouve face à Giuseppe à terre. Au moment où il va faire un geste pour s'approcher de Giuseppe, un bruit curieux détourne son attention. A quelques pas, sur la scène un gros carton est agité de soubresauts. Soudain il s'ouvre. Un clown surgit de la boîte, s'ébroue, rajuste sa veste. (Fred et Giuseppe qui se masse la mâchoire se regardent interloqués.) Le clown s'en extrait et fait quelques pas, la démarche chaloupée à la "Chaplin", un parapluie à la main. Il découvre Giuseppe et Fred et leur fait un petit signe amical et leur désigne une corde tendu de laquelle il s'approche. Par une mimique il leur fait comprendre qu'il va se livrer à un numéro d'équilibriste. Il tâte la corde. Son front se plisse. Tonio est perplexe et visiblement a peur de monter sur le fil tendu. Il fait le geste de patienter à Fred et Giuseppe. Il réfléchit, et enfin, sort de sa poche une craie avec laquelle il trace un trait sur le sol, parallèle au bord de la scène. Puis, comme sur un fil, il se met à marcher sur le trait avec les gestes d'un équilibriste pas très assuré. Arrivé au milieu du parcours, plus à l'aise, il fait le beau et en rajoute, fier de sa prouesse. Pendant ce temps, à pas feutrés, Gina, un autre clown à la mine grincheuse, sort de l'ombre, un seau et une éponge entre les mains. Elle efface un morceau du trait et se retire à reculons et à grandes enjambées. Le clown équilibriste, qui ne s'est aperçu de rien, continue d'avancer. Tout d'un coup, il voit l'espace vide. Regard tragique exprimant toute la détresse du monde. Bruit effrayant de vitres brisées. Gros plan sur les visages stupéfaits de Fred et de Giuseppe. La scène à l'emplacement de Tonio est vide.*

*Dialogue entre Fred et Giuseppe.*

*Fred qui manifeste un étonnement mêlé d'incompréhension :*

« Je rêve, c'est dingue ce qui se passe ici... »

*Giuseppe perplexe :*

« Je dois avouer que... »

*Fred, réalisant la situation de Giuseppe :*

« - Oh, pardon, je vais t'aider à te relever (*Fred aide Giuseppe à se remettre debout*). En tout cas, c'est drôlement sympa de m'avoir tiré de cette sale affaire... Mais d'où est-ce que tu sors ? t'es drôlement sapé !

*Giuseppe :* Eh bien moi, je pourrais te retourner la question. Et dans quelle affaire t'es-tu fourré ?

*Fred :* Oh, une sale affaire. Tu vois, ma vie c'est comme ce clown que l'on vient de voir. Toujours en équilibre sur un pied et ne pas savoir où poser l'autre. Au bout de l'histoire, il y a les peaux de bananes et le trou dans lequel tu te casses la gueule. Et pour ce qui est de me planter...

*Giuseppe :* Hum, bon ! Moi, c'est Giuseppe et toi ? *Giuseppe tend franchement la main à Fred*

*Fred :* Euh, Fred...

*Giuseppe :* Bon, Ok, Fred, je ne sais pas d'où tu sors. Tu débarques sans crier gare dans mes souvenirs. Mais cela me rappelle que, moi et mes copains, quand nous étions gamins, on vivait des choses pas faciles non plus...

*S'enchaîne la chanson «Du pain du travail»*

Ils ne sont que des enfants

Partageant des peines d'hommes,

Sans famille, sans joies, sans maison.

Froid dehors, faim en dedans,  
Les souliers cloutés résonnent,  
Les pavés, c'est pour les vagabonds.

*Du pain, du travail, et le paradis  
Pour tous les préférés de Dieu.*

Ils s'en viennent des montagnes,  
Des campagnes alentour,  
Une vie meilleure au fond du cœur.  
Ils vont jouer à «Qui Perd Gagne»  
Levés bien avant le jour,  
Embauchés pour quelque dur labeur.

Qui leur a dit que là-bas  
On peut vivre sans combat,  
La terre promise est à portée ?  
Tant de refus, d'abandons,  
Et les portes des prisons,  
Quand on n'est pas de la Société...

Une lumière a jailli  
Du plus profond de la nuit,  
Et s'envoleront toutes les peurs.  
Debout, sur un fil tendu,  
Heureux celui qui a cru  
Droit devant, l'esprit vers le Seigneur.

*Fred se détache de Giuseppe, recule de quelques pas et s'adresse agressif à Giuseppe.*

« Mais tu rêves, du travail c'est simple, y en a pas ...  
Y a qu'ça : un joint, de la coke ou de l'extasie...  
Un peu de came et l'enfer se transforme en paradis...  
*Haussant le ton jusqu'à hurler les derniers mots de la phrase.*  
Du travail y en a pas... Y - EN - A - PAS ! »  
*Puis sa voix se radoucit et sur le ton de la dérision.*  
« Préféré de Dieu, non mais vous l'avez entendu... y rêve le mec... »

*Fred qui s'est rapproché du cube donne un coup de poing rageur à celui-ci, puis se laisse glisser le long du mur dans une attitude prostrée.*

*La caméra fixée sur Fred remonte le long du mur dans un travelling vertical pour découvrir le sommet du cube.*

*Deux protagonistes : le premier, style bourgeois des années 1800 est vêtu d'une élégante jaquette; le second, look jeune cadre dynamique est en costume cravate. Le ton des dialogues est à la fois familier et cynique.*

*Une jeune femme en crinoline est assise a proximité, absorbée par la lecture d'un ouvrage. Elle ne dit rien.*

*Le bourgeois :* Et oui, mon cher, de notre temps, gros avantage, nous n'avions pas de problèmes de chômage. C'était même tout le contraire, nous les pionniers de l'industrie, nous manquions de main d'œuvre. Heureusement qu'il y avait ces gamins fuyant la misère des campagnes. Et ils avaient la chance de nous trouver... »

*Le jeune cadre :* Bien sûr, mais vous oubliez, MON CHER, que vous leur tendiez un miroir aux alouettes. Ils croyaient faire fortune, et en fait, ne trouvaient que la misère de vos bas salaires, de vos logements précaires. Quand ce n'était pas la rue. En un mot vous avez inventé le prolétaire et vous prépariez ainsi un gentil bouillon pré-révolutionnaire.

*Le bourgeois :* Simple aléa de notre révolution industrielle. Et vous, avec votre mondialisation, votre robotisation, votre délocalisation, en un mot, votre chômage, que croyez-vous mijoter ? Et je ne parle pas de vos immigrés et sans papiers. Je doute que cette soupe-là soit meilleure. Quant à comparer les mérites respectifs de l'exclu et du prolétaire... »

*Le jeune cadre :* De nos jours, ils se taisent tous de peur de se faire virer. Pour les remplacer, pas de problèmes, il y en dix qui attendent derrière... Et puis tant qu'il y aura suffisamment de privilégiés, de bling-bling pour faire rêver ceux qui n'ont rien... De toute façon, in fine, les crises nous profitent toujours, comme pour vous, d'ailleurs, les révolutions.

*Le bourgeois :* Ah, ah, ah,... mon ami, vous êtes d'un cynisme exquis.

*La jeune femme relève la tête de son ouvrage et fixe d'un regard pénétrant et sévère les deux interlocuteurs.*

*Les lumières du château s'éteignent,*

*Ambiance blues sur le plateau. Chorégraphie chantée avec peut-être un clin d'œil à West Side Story.*

*Fred est toujours accroupi au pied du château.*

*Giuseppe appuyé d'une main au mur entonne le blues du ras-le-bol. Gros plan sur la visage tendu de Fred en direction de Giuseppe.*

T'as pas de bol, t'as vraiment pas de veine,  
Ras la coupole, t'es toujours à la traîne.  
Il y a les gars qui disent que l'argent ne fait pas l'bonheur  
C'est ceux qui en ont trop qui font courir la rumeur.  
Si tu es né dans le ruisseau,  
T'as du mal à monter plus haut.  
Si tu es né dans un château,  
Le soleil brille toujours plus chaud...

T'as pas de bol, déconfiture soudaine,  
Ras la coupole, les réactions s'enchaînent.  
Tu as joué, tu as perdu, maintenant t'es fichu,  
Grosse bagnole, télé-couleurs... l'huissier est venu !  
Si t'es tombé dans le ruisseau,  
T'as du mal à monter plus haut.

Tu dis adieu à ton château  
Y a plus de soleil dans ton dos.

T'as pas de bol, t'es comme la cigale,  
Ras la coupole, maintenant t'as la gale...  
Tous les copains se sont tirés et t'ont abandonné,  
Comme un vieux paletot usé, un soulier percé...  
Ils t'ont jeté dans le ruisseau  
T'as du mal à monter plus haut.  
Ils font la fête dans leur château,  
Ils chantent fort, ils parlent faux.

Mais un moment viendra où tout ça changera,  
Quelqu'un se lèvera pour donner de la voix.  
J'attends impatiemment que vienne ce jour là,  
C'est certain : Il Viendra !

*Plan sur les bourgeois*

*La jeune femme, un livre à la main, lit d'une voix blanche et chargée d'émotion :*

Au milieu du chemin de notre vie  
je me trouve par une forêt obscure  
car la voie droite était perdue.

Ah, dire ce qu'elle était est chose dure  
cette forêt féroce et âpre et forte  
qui ranime la peur dans la pensée !

*Le jeune cadre en complet veston, assis dans un fauteuil, un verre à la main, conclut d'une voix détachée : L'Enfer, chapitre 1 dans La divine Comédie de Dante...*

*Le bourgeois : Bravo, quelle culture mon cher ! Les femmes me surprendront toujours...*

*Ambiance froide sur Fred qui n'a pas bougé pendant la chanson. Brusquement il se lève. Giuseppe essaye de le retenir mais Fred se dégage et avance sur la scène.*

*Fred s'adressant à Giuseppe :*

*« - Laisse-moi !*

*Puis s'éloignant encore il monologue :*

J'avais un copain, on l'appelait tous Tony... Il était là, tout près... et puis maintenant, y a comme un grand vide creusé par ce mot glacial... SIDA (*il se frotte les avant-bras comme pour se réchauffer*). Et puis, y a sa copine,... Stella... Lui,... OK,... enfin,... peut-être, je n'sais pas... (*en redressant la tête, le visage tourné vers le ciel*). Mais elle, pourquoi ? Quelle injustice... ! quelle injustice... ! Même que je n'ose plus la regarder. (*Fred détourne nerveusement la tête dans la direction opposée de Stella que l'on distingue prostrée au milieu de la scène*) Je crois que j'aurais le vertige. *Fred s'agenouille puis s'assoit sur les talons. Il écarte les mains qu'il pose sur le sol comme pour s'empêcher de tomber :*

Cette saloperie, cette putain de maladie. Alors qu'on croit s'éclater, en douce elle vous bouffe la vie. Comme une orchidée noire qui vous pousserait dans le corps et dans la tête. On aurait envie

de la sentir pour se shooter, de la cueillir pour la caresser, mais en réalité elle vous étreint à étouffer et vous écorche le cœur,... elle vous crève...

*Fred prostré, éclate en sanglot : Tony, Stella, Stella...*

*Chorégraphie sur une musique (Théo Mertens)*

*Pendant le monologue de Fred, Stella est au centre de la scène, jeans, chemise ample. Elle est éclairée en bleu par une lumière verticale. Stella est prostrée. D'une main elle se cache le visage, de l'autre elle s'appuie au sol. Une danseuse qui symbolise la mort évolue autour d'elle. Le mouvement de ses bras et de ses mains semble imprimer au corps de Stella comme un puissant magnétisme. Sous son action le corps de Stella se tord dans de douloureuses postures, tiré par des fils invisibles. La mort se fait plus pressante et enveloppante. Comme un marionnettiste, elle s'amuse de la vie de Stella, pantin désarticulé, rongé par l'angoisse. La main de Stella griffe son visage laissant apparaître de longues traînées noires, telles les barreaux d'une invisible prison. A pas de loup, sortant de la zone d'ombre, des clowns entrent en scène. Ils vont s'employer à amadouer la mort, à la distraire de sa proie. Peu à peu, celle-ci semble s'éloigner. Sur le tragique passe un souffle d'espérance. Deux clowns se dirigent alors vers Fred et font des mimiques pour capter son regard et l'inviter à regarder Stella. Fred tend la main en direction de Stella, mais la mort, de retour, entraîne celle-ci. Les clowns se retirent à la suite de la mort. Leurs mimiques signifient qu'elle n'aura pas le dernier mot. Fred reste seul. Pendant la scène Giuseppe s'était approché de Fred et lui avait posé la main sur l'épaule.*

*Lumière sur le château.*

*La jeune femme s'avance vers le bord du château, une main légèrement tendue en avant, le regard tourné vers l'espace scénique où se trouvaient Stella et Fred. Une intense émotion et compassion se lit sur son visage.*

*Le bourgeois et le jeune cadre la regardent avec distance et un brin d'étonnement.*

*Pas un mot n'est échangé.*

*Giuseppe s'adresse à Fred en se dirigeant prudemment vers lui : Eh, petit, reste pas comme ça. Faut que j'te dise un truc. Viens, viens... Tu vas encore te foutre en boule, mais faut quand même que je te le redise : Sûr,... tu es un préféré de Dieu.*

*Fred : Encore, mais c'est une obsession chez toi ! Ça va pas la tête ! Moi ici, je suis comme un étranger. Les copains m'appellent Fred, mais en fait, j'suis pas vraiment d'ici, en fait j'suis de nulle part... là, comme un con, assis entre deux chaises. Alors, ton Dieu, tu comprends !... Même pour ces trucs là, on n'est pas pareil.*

*Giuseppe avec emportement :*

*Et moi, à ton âge, à peine descendu de ma campagne, que crois-tu que j'étais dans cette ville puante et noire ? Y se fichaient bien de moi avec mes pauvres sabots de bois et mon patois piémontais. Déracinés, on était qu'une marchandise bonne à être exploitée. Des étrangers, quoi. Plus d'une fois j'avais le blues, et puis un jour, j'ai rencontré un curé, ouais un curé, ça t'épate... Il s'appelait Don Bosco. Avec d'autres gars, il m'a invité chez lui. Une drôle de baraque, déglinguée comme nos vies, mais une maison qui avait du cœur ! Oui, il nous a sauvé.*

*Giuseppe entonne le premier couplet du chant qui suit et se dirige en chantant vers le centre de la scène. Théo est seul. La caméra en plongée tourne autour. Sur le dernier couplet de la chanson il*

*se dirige vers l'échafaudage dressé sur le côté de la scène. Les jeunes de la chanson «Du pain du travail et le paradis» , perchés dessus, dans la même tenue, écoutent avec attention.*

*L'interrogation de Giuseppe s'adresse à eux.*

Qui se lèvera pour les fils des hommes,  
Qui les sortira du désert ?  
Désert des défaites, des vies imparfaites,  
Où est celui qui viendra ?

*En tout temps, le Seigneur est grand*

*Dieu envoie ses prophètes.*

*En tout temps, le Seigneur est grand*

*Il sauve ses enfants.*

Qui se lèvera pour les fils des hommes,  
Qui les sortira du tombeau ?  
La nuit qui avance, la désespérance,  
Où est celui qui viendra ?

Qui se lèvera pour les fils des hommes,  
Qui leur rendra la dignité ?  
Les petits se traînent sous le poids des chaînes,  
Où est celui qui viendra ?

*Fred qui était dans le questionnement de la chanson reprend ses esprits et se dirige vers Giuseppe d'un pas ferme et d'un ton agressif s'adresse à lui l'index dressé : Ouais je te vois venir, avec tes chansons tu cherches à m'embobiner... ton Don Bosco...*

*Giuseppe lui signifie de se taire et le prend par la manche pour lui montrer ce qui se passe de l'autre côté de la scène : Chut... regarde...*

*Un asiatique vêtu d'une veste trop grande, tenant un sac, semble un perdu et chercher son chemin. D'un côté de la scène surgissent deux jeunes malintentionnés. L'un d'eux, menaçant, tient un pied de chaise à la main: Tu vois là-bas, le métèque, la face de citron, il n'a rien à faire là. On pourrait voir ce qu'il a dans son sac.*

*L'autre : Allez, on s'le fait...*

*Les jeunes s'approchent, l'air dégagé, puis, brusquement, agressent l'asiatique. Au ralenti, en position de karaté, l'homme pare l'attaque puis écarte le jeune. Un autre, après un instant d'hésitation, se précipite avec son bâton. L'homme le désarme et le met à terre sans violence. Puis montrant le pied de chaise dont il s'est saisi : Eh, les gars, regardez, il y a mieux à faire avec cela...*

*Il tire de sa veste un fil de nylon qu'il accroche à chaque extrémité du bâton; il tire de derrière l'oreille d'un des jeunes une boîte d'allumettes qu'il insère entre le bois et la corde. De la veste de survêtement de l'autre jeune, il tire un archet et se met alors à jouer avec cet instrument improvisé*

*un air mélancolique. Les deux jeunes l'écoutent fascinés. Leur visage s'éclaire d'un sourire. Pendant ce temps, d'autres jeunes accourent et forment un cercle. Tout en jouant, il entraîne à sa suite les nombreux jeunes accourus pendant toute la scène. Après un court détour, ils disparaissent tous.*

*Le château s'éclaire.*

*Le bourgeois et le cadre, qui ont observé la scène, discutent.*

*Le bourgeois : Ça me rappelle cette légende, vous savez, ce joueur de flûte qui entraîna à sa suite une multitude d'enfants pris sous le charme de sa musique.*

*Le cadre : Oui, oui, mais la fin fut plutôt tragique. Ne les emmena-t-il pas tous se noyer ?*

*Le bourgeois : Exact. Le fruit d'une sombre vengeance, mais ici la chute est moins dramatique.*

*Voyez, c'est tout le contraire. La musique, le jeu, la fête, tout cela fait merveille pour apprivoiser les plus farouches et se lier d'amitié. Un peu la manière de faire d'un dénommé Jean Bosco. A Turin, il paraît que tous les gamins lui courent après.*

*Le jeune cadre d'un ton rêveur : Comme c'est étrange, cette histoire me rappelle un souvenir. Il y a quelques années j'étais journaliste, envoyé en reportage à Bogotá. J'y ai rencontré un dénommé Majito (*prononcer Marito*). Il ne payait pas de mine mais, tous les soirs dans sa camionnette, il parcourait la ville. Alors les gamins sortaient de derrière les poubelles, des portes cochères, de dessous des tas de cartons, comme des rats de leur trou. On les appelle là-bas les musaraignes. Et avec patience il s'en faisait des amis. De ces mômes battus, drogué, violés...*

*Et ce Majito dans cette lointaine Colombie se réclamait justement de votre Don Bosco...*

*Le bourgeois : Par contre vous, vous êtes tombé sous le charme du Musée del Oro, le musée de l'or de Bogotá. N'avez-vous pas finalement choisi la finance ? Ah, ah, ah, (*rire ironique*) mais peut-être vous êtes-vous trompé de vocation ?*

*Giuseppe en écho aux dernières paroles du bourgeois : La finance, l'or, l'argent ?... Un jeune vaut plus que tout l'or du monde Fred. Don Bosco en était persuadé...*

*Fred : Tout l'or du monde tu rigoles, Giuseppe. Regarde moi, c'est simple, moi, j'suis nul, je suis un zéro ! »*

*Giuseppe : Un zéro, vraiment ?*

*Fred : Ouais, regarde, comme ça ! Et Fred de décrire sur ses patins, une boucle en forme de zéro.*

*Giuseppe observe amusé et surenchérit : Tu n'es pas un zéro, tu es un double zéro !*

*Fred d'un ton rageur, en décrivant une double arabesque : C'est vrai, je suis un double zéro.*

*Giuseppe et Fred s'exclamant à l'unisson : Et même un triple zéro...!*

*Fred enchaîne trois boucles successives.*

*Giuseppe en riant : Fred, tu... tu te rends compte... tu es le roi du roller ! Il n'y a pas grand monde qui serait capable d'en faire autant ! Ce que tu as réussi là, tu peux le réaliser dans bien d'autres domaines, Fred...*

*Fred réalise soudain la valeur de ce qu'il vient de faire. En arrière plan, Giuseppe attentif est tout sourire.*

*Fred : Tu as peut-être raison Giuseppe. Mais j'ai l'impression que tant de gens nous prennent pour des cons.*

*Soudain, on entend un air siffloté. Il s'agit de "l'Internationale".*

*Fred, intrigué, regarde autour de lui. C'est alors qu'une voix fluette lui fait relever la tête. Elle vient d'au-dessus de lui.*

*A trois, quatre mètres au-dessus de la scène, la lumière révèle une jeune femme dans une tenue vaporeuse. Maquillée avec outrance, elle est assise sur un croissant de lune barré des deux traits du symbole de l'euro. Une voilette lui recouvre en partie le visage. Elle s'adresse à Fred qui reste figé, visiblement interloqué.*

*Giuseppe murmure : Mais d'où elle sort celle-là ?*

*La Luna : Salut chéri... Eh bien ne reste pas là comme un gros bêta. Tu n'as pas envie de décrocher la lune ? (en caressant le croissant de lune sur lequel elle est assise). Viens que je te récupère.*

*Elle se fait aguicheuse en dénudant une épaule.*

*De mon temps ils n'étaient pas si timides. C'est que j'en ai connu des hommes, moi, des vrais ! Elle ne regarde plus Fred mais au loin, en se caressant les bras.*

*Eux au moins ils avaient de l'ambition, ils voulaient refaire le monde. Ah ! le frisson des chants révolutionnaires. "C'est la lutte finale..." Tu te rends compte mon petit gars : plus d'oppression, plus de patron, mais la masse des prolétaires traçant le sillon libérateur d'une seule nation. Fini la misère, mais la fascination du crépuscule rougeoyant d'un grand soir. (changement de ton)*

*Ah ! mon Dieu, mais on me dit si lunatique ! C'est qu'eux aussi ils sont beaux, tous ces fachos avec leur tête rasée, leurs muscles cuivrés. Et puis, ces musiques militaires qui vous prennent comme seuls les vrais hommes savent le faire. (Comme si elle avait le tournis)*

*Ah... ! Mais tout ça change encore, change encore.*

*Aujourd'hui ce sont ces mignons garçons qui, en col blanc, font valser l'argent derrière leurs écrans. Ils m'emmènent en yacht et en jet, plonger dans l'eau tiède des lagons. Ils sont si séduisants.*

*Maintenant, au nom de je ne sais quelle démocratie, ils rêvent tous d'une nuit sans lune. Les idées, les utopies, les idéologies, la démocratie, la finance, toutes des catins, disent-ils... Non mais alors, bande d'ingrats ! C'est trop facile de vous dédouaner... de me jeter des pierres. Je ne suis pas celle que vous croyez !*

*Regard coléreux et méprisant en direction de Fred.*

*La lumière sur la Luna s'éteint. Seul, le projecteur sur Fred reste allumé a mezzo. Il a un bras devant le visage pour se protéger des invectives, puis il lève en partie la main, pour prendre la parole. Mais il y renonce.*

*Fred se détourne, semble réfléchir un instant, hausse les épaules et revient vers Giuseppe.*

*Giuseppe : Décidément je ne sais pas d'où elle sort celle-là. Mais Fred méfie toi des séductrices et des... séducteurs. Cela n'a jamais été la manière de faire de Don Bosco.*

*Il était dans le subito, tout de suite. Pour nous tirer de la rue, passer des contrats d'apprentissage avec les patrons qui nous exploitaient, il n'a pas attendu qu'il y ait des réformes, des plans organisés, un parlement qui vote des lois. Il s'est débrouillé, il a paré au plus pressé. Il nous a donné un toit, du pain et un vrai métier. Ce gars-là, avec sa volonté d'aimer, il nous a rendu notre dignité. Il ne faut donc pas désespérer !*

*Le château s'éclaire.*

*Le jeune cadre* : Je n'aime guère la politique. Nos dirigeants nous font croire à leurs merveilleux programmes. En réalité ils ne songent qu'à satisfaire leur petite clientèle qui les élira pour assouvir leur goût du pouvoir. Le marché, il n'y a que ça de vrai, et puis, c'est plus rémunérateur.

*Le bourgeois* : Ne vous moquez pas, que serait l'Italie d'aujourd'hui si nous n'avions pas rêvé son unité. Si nous ne nous étions pas affranchis du joug des Autrichiens. Si nous n'avions pas cru à l'avenir de la démocratie.

Il fallait oser. Tous ne l'ont pas fait. C'est trop facile de critiquer la politique et ceux qui la font.

Tenez, ce Don Bosco dont nous parlions, si prompt à secourir la jeunesse mal famée. Il l'a été beaucoup moins à nous aider. Quand je pense à la force qu'auraient eu tous ces gamins dans les rues de Turin avec un curé à leur tête. Au lieu de cela, il s'est réfugié dans ce qu'il appelait la politique du Notre Père.

*Le jeune cadre* : Du Notre Père ?

*Le bourgeois* : Oui, c'était son expression pour dire qu'il préférerait se tourner vers les âmes à sauver, les jeunes pauvres à nourrir et à éduquer plutôt que de choisir entre la droite ou la gauche.

*Le jeune cadre* : C'était peut-être habilement souhaiter ne pas priver ses jeunes de l'aide des uns et des autres. Avec en prime la bénédiction du pape, ah, ah, ah....

*Le bourgeois* : Sans doute, mais quel manque d'analyse ! Tiens, je viens d'apprendre qu'un certain Karl Marx a publié le "Manifeste du Parti Communiste". Pensez-vous que cet homme ait un quelconque avenir ?

*Le jeune cadre* : Euh !, j'évitais de vous répondre... Mais avez-vous remarqué cette fille ? Porter une jupe quand on habite dans un tel quartier ! Elle n'est pas mal roulée, mais fait plutôt mauvais genre. Et dire que l'on parlait à l'instant de dignité... !

*Le bourgeois* : Vous avez dit dignité, vous vouliez peut-être parler de celle des voyeurs ? (*Le cadre se retourne vers le bourgeois, l'air indigné*) Allons, allons, je plaisantais,... mais ne faites pas semblant, vous matez mon cher, comme tout le monde. Vous, l'ancien journaliste, vous savez bien qu'un peu de sexe assaisonné d'un zeste de violence, c'est la bonne recette pour agrémenter tout ce qui se vend. (*Se frottant les mains*) Je sens qu'on va faire de l'audience. Silence, (*il frappe des mains imitant un clap de cinéma*) on tourne...!

*Coups de sifflets admirateurs et provocateurs venant des coulisses.*

*Trois jeunes entrent en scène. L'un d'eux interpelle la fille tout en s'avançant* : Mais c'est la petite Lily, la fille du gros Bill, le pro du chômage, ce pilier de bar qui ne sait même plus combien il a de mômes.

*Un autre* : Et sa grosse pouffiasse de mère, qu'est-ce qu'elle est moche !

*Le troisième* : Normal que la fille prenne le relais.

*Les loubards s'approchent et encerclent Lily.*

*Le premier* : Alors Lily, tu nous la fais gratuite ?

*Le second* : Allons, n'aie pas peur.

*Le troisième* : On t'invite juste pour une petite balade.

*Le second* : Et en BM !

*Le premier* : Allez les gars, c'est ce soir qu'on emballe.

*Lily* : Fichez moi la paix, ne me touchez pas...

*Le premier* : Vous l'entendez les gars ?

*Le plus costaud des Loubards s'avance menaçant vers Lily et lui saisit le bras.*

*Cri de Lily : Non....*

*Fred qui était jusque là resté dans l'ombre crie : Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ? Comment ? C'est toi Jef, et tu veux t'en prendre à cette fille ?*

*Jef : Ah, si on peut plus rigoler. Les nanas, elles prennent tout au sérieux. Ce n'était qu'une plaisanterie. Allez les gars, venez, on se tire.*

*Les jeunes s'éloignent. Fred découvre Lily en larmes qui, les cheveux défaits, cache son visage de ses mains. Il s'approche et la reconnaît.*

*Fred : Mais c'est la p'tit Lily. J't'avais même pas reconnue. Tu pleures ? Ouais, je sais, cette bande de connards ? Ici, pour les filles, c'est toujours les mêmes histoires.*

*Fred s'approchant plus encore : Ne pleure pas Lily, ne pleure pas.*

*Il tend sa main vers le visage de Lily. Celle-ci a un mouvement de recul.*

*Lily : Je vous déteste tous...*

*Fred : Faut dire Lily que tu la joues un peu provoc', non ?*

*Lily : Et pourquoi moi je n'aurais pas le droit de plaire pour exister ?*

*Elle éclate à nouveau en sanglots, tirant sur sa jupe pour la ramener à sa hauteur normale. Fred tend la main et place affectueusement le visage de Lily au creux de son épaule. Celle-ci continue (gros plan sur le visage de Lily)*

*A la maison, ma mère n'existe que pour un boulot qui la tue. Des ménages pour ramener trois fois rien. Je déteste ce mec que l'on appelle mon père. Lui c'était l'alcool. Il a fini par nous plaquer... Comme si on était des chiens, comme si on n'existait pas.*

*Fred, gêné par une confidence inattendue et qui le dépasse un peu, cherche des mots et puis tout d'un coup se décide, prenant du recul pour regarder Lily :*

*Mais c'est drôle tu sais, je ne t'avais jamais vu aussi belle. C'est moche de dire ça quand tu pleures. Mais tu comprends, tes larmes, elles ont effacé ton maquillage et je te vois si différente. On dirait que tu es toute transparente. Comme l'eau de la mer. Si, si c'est vrai...*

*Fred s'éloigne un peu sur ses rollers :*

*Quand j'étais même, enfin, encore plus même que maintenant, j'allais jouer dans la bagnole, là-bas. Je conduisais, je conduisais et je rêvais que j'arrivais pile, face à la mer. C'était géant. J'avais dans la tête le bruit de ces trucs d'oiseaux, ah oui, les goélands. Et je rêvais que je rentrais dans l'océan...*

*Fred se retourne et se rapproche de Lily.*

*T'sais p'tite sœur, là, maintenant, quand je regarde tes yeux tout mouillés, j'ai envie de plonger avec toi dans l'océan. On oublierait tout, on serait heureux... Lily, j'crois que je suis amoureux.*

*Fred saisit les mains de Lily, puis tous deux se rapprochent, front contre front.*

*Giuseppe a regardé la scène avec attention. De loin il s'adresse à Fred :*

*Giuseppe : Méfie-toi mon gars. Quand tu plonges y a un moment où y faut renoncer à la fascination des grands fonds. Il faut donner un grand coup de talon pour remonter à la surface. Tu hurles ta respiration, tu reçois le soleil comme une grande claque, mais c'est à ce prix seulement que tu aimeras vraiment... Aimer ce n'est pas s'affranchir de la réalité. C'est prendre la vie à bras le corps. La sienne et celle des autres.*

*Fred et Lily se tenant par la main s'approchent de Giuseppe.*

*Giuseppe parlant de Lily : Dieu qu'elle est pâlotte cette petite. Fred, ne la laisse pas comme ça. Regarde.*

*Dans sa sacoche Giuseppe récupère un nez rouge qu'il enfonce sur le nez de Lily, puis il sort une boîte à poudre avec laquelle il s'apprête à lui blanchir les joues. Lily, un instant déconcertée, se recule pour éviter de se faire poudrer et retire son nez de clown.*

*Giuseppe : Ah ! Finalement tu as raison, tout ceci n'est que simple artifice. Cela fait illusion le temps d'un instant. Redonner des couleurs à un monde trop gris, c'est à la fois plus simple et plus compliqué. Il faut apprendre, comme dit le poète, à escalader les désastres.*

*Pour y arriver, certains se tannent la peau jusqu'à ce qu'elle devienne dure comme du cuir. D'autres, au contraire, apprennent à distiller le pire des venins croyant ainsi s'immuniser et éliminer tous les obstacles..*

*Moi, je sais qu'il faut faire tout autrement. Il faut apprivoiser la vie.*

*Lily : Et tu fais comment ?*

*Giuseppe : Ma recette à moi, elle est facile. A la vie, il faut lui faire un clin d'œil... Oui, l'humour mes amis... l'humour...*

*Giuseppe claque des doigts et porte son regard sur le centre de la scène où apparaît une bande de clowns qui chorégraphient la chanson "Avec un sourire". Possibilité que les clowns entraînent Giuseppe, Fred et Lily dans leurs jeux.*

Y a des gens qui croient que pour être pris au sérieux,  
Il faut avoir une tête d'enterrement.

Ma recette à moi est plus facile, et c'est tant mieux,  
T'as qu'à l'essayer avant longtemps.

Avec un sourire et puis un peu de joie pour deux  
On peut aller loin, même encore plus loin.  
Un petit sourire qui fait plisser le coin des yeux  
Et le monde changera en bien.

Y a ceux qui se lèvent du pied gauche le matin  
Un grand verre de vinaigre à la main.  
L'avalant d'un trait, disant que c'est bon pour le teint  
Ça nous fait des tristes paroissiens.

Y a ceux qui proclament qu'il faut vivre dans la joie

Avec une visage à t'effrayer...  
On dirait qu'ils ont été cloués sur une croix  
Et oublié de ressusciter !

Y a ceux qui affirment qu'au jour du jugement dernier  
Le sérieux d'un pape est de rigueur.  
Le sel de la vie, c'est la joie qui peut le donner,  
La clef de la porte du bonheur.

*Fred* : Pas mal ta recette, Giuseppe. Regarde, elle a redonné des couleurs à Lily ! C'était vraiment génial. (*Fred soudain se rembrunit*) Mais est-ce vraiment suffisant ?

*Entre par le côté droit de la scène, Tonio, le clown équilibriste, qui était intervenu au début du spectacle. Il pleure de façon spectaculaire et marche en boitillant tout en se tenant les reins. Son chapeau et son ombrelle sont cabossés, témoins de sa précédente chute.*

*Fred* : Tiens, il refait surface celui-là. Il est vraiment mal barré et n'a pas envie de rigoler. Quand on a le blues, un petit sourire, c'est bien, mais honnêtement, Giuseppe, j'crois que ça ne suffit pas...

*Giuseppe* : C'est vrai Fred... D'ailleurs, je vous avais bien dit que c'est à la fois simple et compliqué. Là, c'est plus compliqué... OK... mais pas insurmontable. Ne bougez pas...

*Giuseppe se dirige vers Tonio, lui prend le bras et l'entraîne S'adressant à la cantonade* : Mais c'est Tonio, le célèbrissime et talentueux équilibriste.

*Tonio s'arrête de pleurer pour regarder avec étonnement Giuseppe, puis se remet à pleurer encore plus fort.*

*Giuseppe* : Ah, je sens que vous n'êtes pas très bien, un de ces malaises de grand artiste. Cela ne fait rien, il faut que je vous propose un contrat. Aujourd'hui, jouer simplement de l'orgue de Barbarie cela ne marche plus. Le public devient très exigeant, il en demande toujours plus. Alors, pourquoi ne pas nous associer ? Pendant que vous danserez sur la corde, je jouerai. On fera un tabac. J'entends déjà les applaudissements et je vois les piécettes dorées virevolter au fond de mon chapeau,... de NOTRE chapeau, que dis-je, cher associé !

*Tonio renifle, partagé entre l'intérêt et la peur. Giuseppe, rassurant* : Mes assistants vont vous aider.

*Il fait signe à Fred et à Lily de s'approcher. Fred et Lily entraînent gentiment Tonio vers la corde. Tonio en approchant freine des quatre fers et veut s'enfuir.*

*Lily* : N'aie crainte Tonio, nous allons t'aider, tu ne pourras pas tomber.

*Fred* : Aie confiance Tonio, nous sommes tes amis.

*Tonio reprend de l'assurance. Aidé par Fred et Lily, il monte sur la corde. Nouvelle peur, sanglots, Fred et Lily lui tiennent la main et le réconfortent. Tonio s'avance, Giuseppe joue de l'orgue de Barbarie.*

*Séquence facultative :*

*Gina le clown noir qui a effacé le trait symbolisant la corde au début du spectacle, réapparaît avec un coupe-cable pour sectionner le fil. Lily l'aperçoit et se précipite pour le retenir. Elle le foudroie du regard. Le clown Gina s'en retourne tout penaud).*

*Vers le milieu de la corde, Fred et Lily lâchent Tonio et s'éclipsent discrètement. Tonio fait son numéro et ne se rend compte de rien.*

*Giuseppe, d'une voix tonitruante : Mesdames et Messieurs vous avez sous les yeux, le sublime Tonio, le plus agile des équilibristes. Comme un oiseau, il vole sur son fil... Tonio est libre. Admirez-le... Messieurs dames, applaudissez l'artiste.*

*Sur sa corde, Tonio, radieux, salue le public. Fred le récupère à l'autre bout du fil. Fred, Tonio, Lily et Giuseppe saluent comme à une fin de spectacle.*

*Giuseppe se retourne vers Fred et Lily : Vous voyez, la confiance, Fred, Lily, il n'y a que ça... Redonner confiance et faire confiance... cela rend libre.*

*Lily : Et quand on fait rimer confiance avec espérance on obtient des petits miracles n'est-ce pas ?*

*Giuseppe : Tu as tout compris Lily. Se tournant vers Tonio. Tu vois Tonio, ce n'était pas si difficile. Aujourd'hui beaucoup pensent que pour réussir il faut avoir la meilleure situation, le poste le plus prestigieux et gagner un tas d'argent et que ça, c'est le plus difficile. En fait, tous ceux-là se trompent complètement.*

C'est pas difficile pour un gros chameau  
ou un crocodile, de faire du vélo.  
Ce n'est vraiment pas compliqué,  
Il suffit de bien s'appliquer,  
La bête est docile, elle va y arriver.

C'est pas difficile de parler chinois.  
La langue est subtile et belle à la fois.  
Plus d'un milliard de petits gars  
Y arrivent bien, pourquoi pas toi ?  
Tu s'ras volubile, essaie, tu verras.

C'est pas difficile de voler là-haut ;  
Suffit d'être agile comme les p'tits oiseaux.  
Il suffit de battre des ailes  
Jusqu'aux nuages dans le ciel.  
Tu s'ras volatile comme les hirondelles.  
Ce n'est vraiment pas difficile de marcher sur un fil,  
De conduire une automobile de Rome à Brazzaville ;  
Ce n'est vraiment pas compliqué de marcher sur les mains,  
De nager de Londres à Sidney, ni de parler latin.  
Mais c'est impossible, oui, c'est impossible,  
Pour un riche d'aller au ciel.

*Les lumières du château s'allument. Le jeune cadre prend la parole : La confiance, la confiance, l'espérance... Ils me font rire avec leurs sentiments. De gentilles histoires d'artistes ou de curés. Il est facile de se moquer de l'argent et de s'en prendre aux financiers.*

Tout cela manque de réalisme. Les mathématiques, la science, la technologie, voilà des valeurs sûres, tangibles, mesurables, reproductibles... L'homme est un maillon faible. Trop peu fiable. Des machines correctement programmées par les élites, la robotique, l'électronique, l'informatique, voilà l'avenir.

*Le bourgeois : Et dans cet univers, que fera le peuple ?*

*Le cadre : Le peuple, le peuple, nous le distrairons. Car nous avons la télévision avec des milliers de chaînes déversées à torrents par de vastes paraboles. Au lieu de songer à crier "viva Zapata le révolutionnaire", le peuple zappera, zappera, zappera... et quelqu'un le gros lot parfois gagnera... Parfois... histoire de lui faire croire que...*

*Le bourgeois : Je ne le trouve pas très folichon votre monde, Monsieur le technocrate.*

*La jeune femme d'un ton distancié : Les plantes y meurent, Monsieur...*

*Le cadre : Ah, toujours ce sentimentalisme primaire dont les femmes ont l'art de nous bassiner ! (se tournant vers le bourgeois) Quant à vous, n'oubliez pas vos fabriques crasseuses où ne filtrait même pas un rayon de soleil. Vous voudriez me faire croire que vous militiez pour la santé et le bonheur du peuple ?*

*Pendant le discours du technocrate, le bourgeois a son regard attiré par une lueur bizarre au centre de la scène : Oh regardez... là !!!*

*Sur la chanson de Théo Mertens "Futur Proche". Dans la pénombre, une lueur pulsante surgit de la carcasse de la voiture placée en fond de scène. Un enfant s'avance vers elle. Fred déboule sur ses patins, cerclant autour. D'autres gens arrivent. Lily, Giuseppe aussi. Pratiquement l'ensemble de la troupe se trouve réunie sur la scène. A la fin de la chanson la carcasse de la voiture s'ouvre et un arbre vivant (et en fleurs) en émerge. (Voir croquis).*

Derrière un gratte-ciel dans le quartier 22  
Au fond d'une ruelle oubliée par les dieux  
Un enfant de 8 ans découvrit par hasard  
Un objet intrigant l'aspect très bizarre.

On fit venir de loin une armée de savants  
Tous d'accord sur un point : du jamais vu avant.  
Ils prirent les mesures qui s'imposaient sur l'heure  
Afin de programmer tous leurs ordinateurs.

Des avions gros porteurs amenaient de partout  
Des foules de curieux, de journalistes itou.  
Caméras et micros de la télévision  
Ronronnaient à tout va dans cette confusion.

On émit des idées, même des jugements,  
Pour le moins prétentieux sur cet événement.

Certains soutenaient dur que l'objet insolite  
Était tombé du ciel comme un aérolithe,

D'autres criaient avec force, c'est un coup des martiens  
Voulant jouer un tour, à nous, pauvres terriens.  
D'autres, pris de frayeur, n'affirmaient rien du tout,  
Poussés par la peur, prirent leurs jambes à leur coup

Ils eurent beau chercher dans toutes les mémoires  
Le nom resté caché aux maîtres du savoir,  
Rien ne correspondant à cette apparition,  
Ils étaient bien inquiets ma foi avec raison.

Rien ne fit de fouiller la dernière disquette,  
La chose continuait de rester muette.  
Les savants y perdaient leurs bribes de latin  
Lorsque tout à coup l'un d'entre eux leur dit enfin :

Je me souviens lorsque j'étais petit enfant,  
Mes parents m'emmenaient promener dans les champs.  
Je crois bien après tout reconnaître l'odeur.  
Cet objet est un arbre et il est même en fleurs.

*Lily devant l'arbre s'exclame les bras ouverts : Oh, mon Dieu, c'est comme dans un rêve !*

*Giuseppe* : Tu vois Fred, tu vois Lily, tout n'est pas perdu tant que quelque part des arbres fleurissent. Ils nous rappellent nos racines et nous tirent vers le ciel. Mais il se fait tard mes amis et je prends de l'âge, sans compter que j'ai vécu avec vous une drôle d'aventure avec des rencontres parfois surprenantes...

*Fred* : Attends, y a quand même un truc qui pour moi ne passe pas. Oui, ton histoire de préférés de Dieu.

*Giuseppe* : Ah oui, je vois, comment te dire ....

*Lily* : moi je crois avoir compris ce que veut dire Giuseppe

*Giuseppe* : Ah bon, Lily...

*Lily* : Quant à la maison, un de nous était malade, Maman était au petit soin pour lui, pour le soigner, le cajoler, le rassurer. Mais cela ne voulait pas dire que tout d'un coup elle nous aimait moins. Bien au contraire on se sentait encore plus tous ensemble.

*Giuseppe* : Tu as trouvé le bon exemple Lily. C'est exactement cela.

*Fred* : OK, je comprends mieux mais Giuseppe, tu ne peux pas partir déjà ? Parle-nous encore un peu.

*Giuseppe* : Sur la corde raide de la vie Fred, il n'y a pas de désastres insurmontables. Il suffit d'aimer à temps et à contre temps. Et puis faire confiance et redonner confiance, cela **opère** des miracles, force les impasses et ouvre mille avenir. En rajouter ? Après vous diriez que je radote...  
(soupir)

*Lily* : Tu faisais allusion à la manière de faire de Don Bosco, n'est-ce pas ?

*Giuseppe* : Eh oui, quel homme ! Quelle immense énergie... Oui, il m'a aidé et il en a aidé tant d'autres qui, à leur tour, ont retroussé leurs manches, en Italie, en France, et ailleurs, dans le vaste monde. Il nous a tracé une voie où les jeunes ont toute leur place, un chemin pour rendre notre bout de jardin plus humain, plus près du dessein de Dieu.

Voulez-vous que je vous dise ? Il fait partie de la lignée des bâtisseurs de cathédrale.

*Lily* : Ceux qui construisent ces vertigineuses églises de pierres ?

*Giuseppe* : Oui, mais il s'agit de bien plus qu'un assemblage de pierres. Il s'agit de ce que vous mêmes allez bâtir Écoute, ce sera pour vous ma dernière chanson !

Les bâtisseurs de cathédrales  
Qui trimaient dur toute une vie  
Sur l'échafaudage bancal  
Taillant les pierres, jour et nuit,  
Les bâtisseurs de cathédrales  
Faisant s'élancer vers le ciel  
Toutes ces tours monumentales  
Auront-ils une œuvre plus belle ?

Les bâtisseurs de cathédrales  
De Chartres, ou encore de Milan,  
Par leur prière verticale  
Certes vivront plus de mille ans.

Qui veut d'une maison en ruines  
Pour y abriter son trésor,  
Où, quand le vent souffle à la bruine,  
Il pleut dedans, vente au dehors ?  
Qui ennoblirait sa bâtisse  
De l'intérieur, creusant profond  
Pour que l'humilité grandisse  
En renforçant les fondations ?

Quand Dieu est maître de l'ouvrage  
Il fait appel à ses maçons.  
Et traverseront tous les âges  
Les ouvriers de sa maison.  
Rien n'est trop beau, rien n'est trop grand,  
Quand il s'agit des plus petits.  
Laissez entrer tous les enfants,  
Les rejetés, les démunis.  
Car après le temps des semailles  
Viendra celui de la moisson,  
Pour que le charpentier travaille,  
Il faut du bois, bien dur, bien rond.  
Dieu ne construit pas sur le sable,

Il offre ce qu'il a de mieux :  
Le Seigneur invite à sa table  
Les mal-aimés, les malheureux.

Les bâtisseurs de cathédrales,  
De Chartres, ou encore de Milan,  
Par leur prière verticale  
Certes vivront plus de mille ans.  
Quelle sera la récompense  
De celui qui a tout donné  
Depuis les jours de son enfance  
Sans retenir et sans compter  
Quand fatigué de son voyage  
Viendra le temps de s'arrêter  
Il recevra en héritage  
L'éternité.

*La fin de la chanson est le véritable final. Un flash vidéo nous ramène à la séquence introductive où Giuseppe est endormi sur son orgue de Barbari. Sur cet image on entend Giuseppe en voix off :*

Était-ce un songe ou la réalité ? A vous de voir... Mais, Fred et Lily, je suis sûr que vous les connaissez, que vous les avez déjà rencontrés. Moi, je suis à l'automne de ma vie, alors je vous les confie. Aimez-les. Et ne craignez rien, Don Bosco vous accompagne. Il est de la trempe de ces bâtisseurs de cathédrale. Comme lui, n'hésitez pas à grimper sur les échafaudages de la vie pour apporter votre pierre à l'édification d'un monde plus juste, plus heureux, plus près de Dieu.

*A la fin du texte la chanson Buona Notte en off.*

Le jour s'étire,  
Mon âme soupire.  
En ta présence  
Je viens déposer  
Les joies, les peines  
Et les heures pleines.  
Entre tes mains  
Je veux reposer.

Le jour s'achève,  
Les heures sont brèves.  
A ton rivage  
Je viens accoster.  
Ton souffle apaise  
Quand meurent les braises.  
A tes côtés  
Je veux reposer.

Le jour chavire  
Comme un vieux navire.  
En ta confiance  
Je viens m'endormir.  
Dans ton silence,  
Ta grande patience,  
Dans ton palais  
Je veux reposer.

Que mes paupières  
Se ferment en prière,  
Dans ton vignoble  
Je viens m'abreuver.  
Que se prolonge  
Cette nuit des songes.  
Jusqu'à demain  
Je veux reposer.

*Fin*